

FESTIVAL PAROLE AMBULANTE

ÉCRITURE À DISTANCE

Par Mohammed El Amraoui et Dimitri Porcu

LA 25^e HEURE

Arrache-toi mon cœur, Claire Fabre

Arrache-toi, mon cœur
à la barbe du vent
à la lisière du temps
en lambeaux de lumière
en larmes de poussière
aux sentiers égarés
aux linteaux du passé

Arrache-moi, mon cœur
de la glaise putride
de l'attente insipide
de la trop pesante heure
de la trompeuse ardeur
des ressentiments sourds
de la cendre des jours

Arrache-toi, mon cœur
pour hurler à la nuit
– mon amour ici-gît –
engloutir le néant
renverser le courant
éclabousser l'absurde
flinguer l'incertitude
cracher sur les tourments
accrocher nos amants
– irradier le présent

Agrippe-toi, mon cœur
sous la lune tangente
sur l'île renversante
face aux toits qui replongent
jusqu'au revers du songe
derrière les mots en creux
loin de tous les affreux
au creux de l'indicible
par-delà l'impossible

Arrache-moi, mon cœur
de ton sourire en coin
de ton souffle assassin
de ta large poitrine
– nénuphar sans racine –
de ta bravade cloche
de ton arôme en poche
de tes bras en corolle
de ta chamade folle

Arrache-toi, mon cœur
exhale tes vertus
vole à bride abattue
rejaillis de ton ombre
détourne les amers sombres
fais-moi mal à mes craintes
envoie-moi ton empreinte
annihile la peine
– insuffle sur les braises –
rebats plus fort les cartes
– dynamite la cage

Arrache-moi ton cœur
aux remparts des promesses
aux cimes de l'ivresse
aux aveux calfeutrés
aux secrets retrouvés
aux envers des serments
aux toujours-sentiments

Détaché voyageur
Attache-toi, mon cœur...

LA 25^e HEURE

Mathieu Wojcik

C'est quelque chose que l'on ne veut pas vivre, alors on fait tout pour l'éviter. Pourtant on en a grand besoin. Alors on invente quelque chose de dorlotant qui nous entoure et sur lequel on peut accrocher nos chaussettes qui puent les pieds après une journée à marcher. Et même si les peintures des murs violets pailletés sont craquelées on ne regarde pas la vérité dans cette chambre aux tuyaux apparents, au plafond salis par la pollution, on observe par la fenêtre en chien-assis le vent dans les peupliers d'en face. On ne sait plus trop où on est. C'est une résidence à l'intérieur d'un plan d'une ville où on en oublie les noms des rues qui sont googlelisées, et les façades s'allongent, les carrefours se déforment ou s'étirent. Au-dessous du ciel, il y a les toits, et moi, et les tuiles et toi. J'ai traversé une esplanade dans ce quartier aux constructions nouvelles et anciennes, des vestiges d'un nouveau jour, d'un nouveau genre. Les virages sont en croissant de lune, la nuit est comme un jour qui n'en finit pas et on n'arrive pas à s'y détendre pour s'assoupir. La lumière est sans ombre car le soleil est toujours au zénith. Les hommes sont des marcheurs aux semelles de vent avec des poches retournées et sorties du pantalon pour en faire des oreilles d'éléphants, et, la trompe entre leurs jambes leur serre à emmener des femmes pour un sens interdit, quelque part derrière un coin de monde inconnu, dans toutes ces rues, ces impasses d'une ville incertaine. Ma poche est trouée et j'ai perdu mon argent pour payer ma péripatéticienne. C'est une histoire qui reste sans issue.

LA 25^e HEURE

Mathieu Wojcik

J'ai cessé d'être ce pilote d'essai. Mes yeux ne peuvent plus voir en plein jour. J'ai donc ramené mon aéroplane à la queue colère d'argent dans le hangar car au soleil cette dernière se dilate et à tendance à fondre pour devenir violence de mercure. J'effectue des vols de nuit. Ce soir j'ai mis mes ailes d'or pour qu'elles puissent briller à la lumière de la lune. Mais je suis comme l'ekranoplan, je vole au ras du sol. Je n'arrive plus à monter haut dans les nuages car ma cargaison de désespoir dépasse le poids total embarqué autorisé. Je scintille donc dans cette lumière grise et blanche, et le cœur de ma nef volante se perd entre les piliers des absides du transept de mon édifice personnel. J'étais une sorte d'éphéméroptère et je me suis brûlé à la lumière, alors je vis désormais dans les endroits ombragés, derrière des vitraux et des pierres, et je préfère la fraîcheur des hypogées à celles des vents contraires. Je garde les restes de mon corps dans une châsse quand je dors. Amen !

LA 25^e HEURE

Anne Soy

par-dessus les toits
la nuit accroche un coin de lune
moi, dans l'ombre
j'ai gardé un rai de lumière
au fond d'une poche
pour ne pas dormir

Mal accrochée aux toits
la nuit sourit sur un coin de lune resté dans l'ombre
les poches emplies d'étoiles
ne brillent que pour moi

Mal accrochée aux toits
la lune vide ses poches d'étoiles
plus un coin sombre dans la nuit
moi à la fenêtre ouverte je souris

Ce soir j'ai mis mes ailes d'or
et jette des brassées d'étoiles à ta fenêtre
pour que tu respires encore

LA 25^e HEURE

Marie-Hélène Esteoule Exel

Comme à mon habitude, j'avais décidé de sortir vers minuit. La nuit était étouffante et faire quelques pas m'aiderait certainement à trouver le sommeil. Belle nuit, ciel clair, pleine lune doucement je me dirigeais vers le cimetière. Ne croyez pas que mon humeur de ce jour me portait à la mélancolie mais les cimetières m'attirent. Ils sont toujours très peuplés la nuit, savez-vous. Des amoureux impatientes, des insomniaques découragés, quelques somnambules hagards et autres renards, lapins et même, paraît-il, quelques fantômes curieux. Quand j'arrivai devant la porte du cimetière mon regard fut accroché par une petite lumière qui dansait dans un coin plutôt obscur. Je ne suis pas peureux et même plutôt curieux de tout ce qui est bizarre. Je hâtai donc le pas pour en avoir le cœur net. En arrivant au bout de l'allée, je m'aperçus que la lumière s'était encore éloignée et m'invitait, oui, m'invitait un peu plus loin encore. Qu'à cela ne tienne, je redoublai mon pas.

J'étais déjà au milieu du cimetière, un endroit que je ne connaissais pas. Devant moi, se dressait une drôle de tombe, je dirais baroque, à mi-chemin entre le Palais du facteur Cheval et les montres molles de Salvador Dali. Je sortis la lampe de poche que je prenais toujours la précaution d'emporter avec moi lors de mes tournées nocturnes et je la dirigeai vers la tombe;

Un entrelacs de motifs fleuris : des nénuphars me semblait-il, des animaux plus exactement des souris qui paraissaient courir, prises dans leur élan, vers un gros chat placide qui les regardait arriver, l'air grave et responsable. Dans un coin, une sorte de piano en marbre mais avec des bouteilles et des verres accrochés un peu plus haut avec des tuyaux en cristal, oui, oui, en cristal que le vent qui s'était levé faisait chanter un morceau que je reconnus immédiatement, Glenn Miller, « *moonlight sérénade* ». J'étais fasciné. Sur un des toits du monument funéraire, je déchiffrai quelques mots de la phrase :

« et on... tous... affreux », malheureusement les autres mots avaient été effacés. J'étais intrigué : qui avait pu construire ou se faire construire un tel monument. Soudain une ombre s'approcha de moi... et bientôt se pencha sur moi, m'enveloppa d'un voile glacé et je sentis deux yeux qui me pénétraient, me transperçaient devrais-je dire. Je me sentais « ausculté » : pas d'autres mots. J'entendis alors une sorte de gargouillement, grognement et encore quelques mots « trop beau » et l'ombre dont j'avais senti la menace imminente s'éloigna en poussant un cri absolument terrifiant... Alors, et pour conjurer le mauvais sort même si je ne comprends toujours pas pourquoi, pris d'une impulsion soudaine, je crachai sur la tombe et m'en fus... j'entendis un grand rire sonore et puis une trompette.

LA 25^e HEURE

Marie-Hélène Esteoule Exel

Ce soir j'ai mis mes ailes d'or
Car je m'en vais jusqu'aux Acores
J'en ai marre de cette pécore
Je voudrais être alligator
et la passer par le tribord
de son prétentieux hors bord
Nous en étions pourtant d'accord
je devais être son mentor
et la guider, oh, bel Amor
mais la perfide Eleonore
m'a quitté
pour un Monsignor
et son gros trésor
pourtant c'est un butor
doryphore inodore
un raptor Fracastor
un matamore incolore
Mais jalousie ne me dévore
je crois que ma mie élabore
un crime parfait et alors
me reviendra
car je l'adore

LA 25^e HEURE

Karine Avani

Ce soir j'ai mis mes ailes d'or et ma peau de velours
Pour caresser la lune, chevaucher les étoiles,
Tisser des farandoles au ciel
Pour éclairer la nuit de rêves éternels,
Laissant là l'écosphère et la planète terre
Remplie de tous ces maux et de tous ces supplices.
Je quitte, désenchantée, ce monde chaotique
De toutes vos immondices.
M'élever dans les airs criant ma liberté
Aux sons désaccordés de votre cacophonie
Qui résonne jusqu'à moi.
Soudain, je ne vous entends plus et ne vous dois plus rien.
Ni remord, ni amertume, je vous salue, bien bas, de ma plume,
Et je déploie mes ailes m'enivrer dans les airs
Des senteurs parfumées d'éternité de l'immense solitude.
Je ne reviendrais pas.

LA 25^e HEURE

Celia Jaillet

Ce soir j'ai mis mes ailes d'or
Une pelisse en laine de baleine
Un collier rouge sans maître
Deux anneaux sur les yeux
Comme deux auréoles sur le haut des cheveux
Mais de tous ces accessoires, anecdotes jolies à mon charme de prince
Ce sont les ailes d'or qui emportent ma voix
Car elles sont seules capables de porter mon corps fou, mon corps mou,
mon corps... zou
Sur la voie de son coeur, sur la voie de mon tout
Ce soir j'ai mis mes ailes d'or
Pour parcourir les plaines que je verrais à peine
D'imaginer sur elles son doux visage à elle
J'ai la chair grasse par-dessus la peau qui voudrait bien se délester,
comme on jette un cure-dent depuis la montgolfière, des ossements qui
l'élargissent, l'asservissent, l'alourdissent de ne pas être plumes
À l'idée de perdre un battement de ses cils, à trop battre des ailes, je me
supplice comme un Boris et Boris il en a des cicatrices
Mais ce soir j'ai mis mes ailes d'or, et l'or est roi
Si on n'a pas foi en l'or, on aura foi en quoi ?
Horizontalement les assomptions sont fulgurantes, et je crie comme un
christ, sourire au rouge à lèvres, le sac à main éclate en applaudissements,
les paillettes se constellent, et sèment car elles aiment
J'ai mis mes ailes d'or, ce soir, tard après les cithares, plus tard que le
tartare, quand il devient possible d'incarner un soleil
Pour arriver très tôt, au tout petit matin,
J'ai mis mes ailes d'or
Mais elle dort
Encore

LA 25^e HEURE

Le confine-cœur, Sophie Grail

Les morts ont tous un coin de lune

De ceux dont guerre ou swing ont arraché le cœur

À ceux dont l'écume rouge charrie le dernier souffle aux commissures des lèvres.

Moi, au creux de ma poche, ce soir, j'ai glissé

ta trompinette, bien sûr, pour encuvrer la nuit
de l'éclaire-paupières pour faire jaser l'ombre
des p'tits bouts de papier pour laisser passer la nuit sous couvre-feu

et des drôles de bobines à accrocher aux toits et dérouler de réverbères en réverbères :
enluminer les rues avec tes scénarios ravisseurs de passants.

La chamade, tu l'imagines.

Ce soir, j'ai mis mes ailes d'or pour voler dans ta vie.

J'ai mis... mais elle dort ?

J'voudrais pas pleurer, mais ta cage thoracique

A brisé l'oiseau ton cœur

Les morts ont tous un coin de lune, de bois ou de ravin ; n'en déplaise
aux confine-cœur.

LA 25^e HEURE

Krystele Fargues

J'ai déchaussé mes bottes d'ogre
pendu ma colère au veston
retiré mes gants sur le pas de la porte
pour déplier les doigts-douceur,
pour sourire à tout crocs-mignons
tendre la main à ta cohorte
entière, d'amour et de candeur.

J'ai baissé le ton comme baissé la garde
arrêté d'en vouloir au monde
j'ai dit oui avant que tu n'y tardes
avant que tu n'avances, avant que tu n'abondes
dans mon sens, avant que tu demandes :
ce soir
j'ai mis mes ailes d'or.

LA 25^e HEURE